

ARTHUR FRASNE

RHAPSODIE

roman

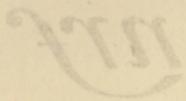


nrf

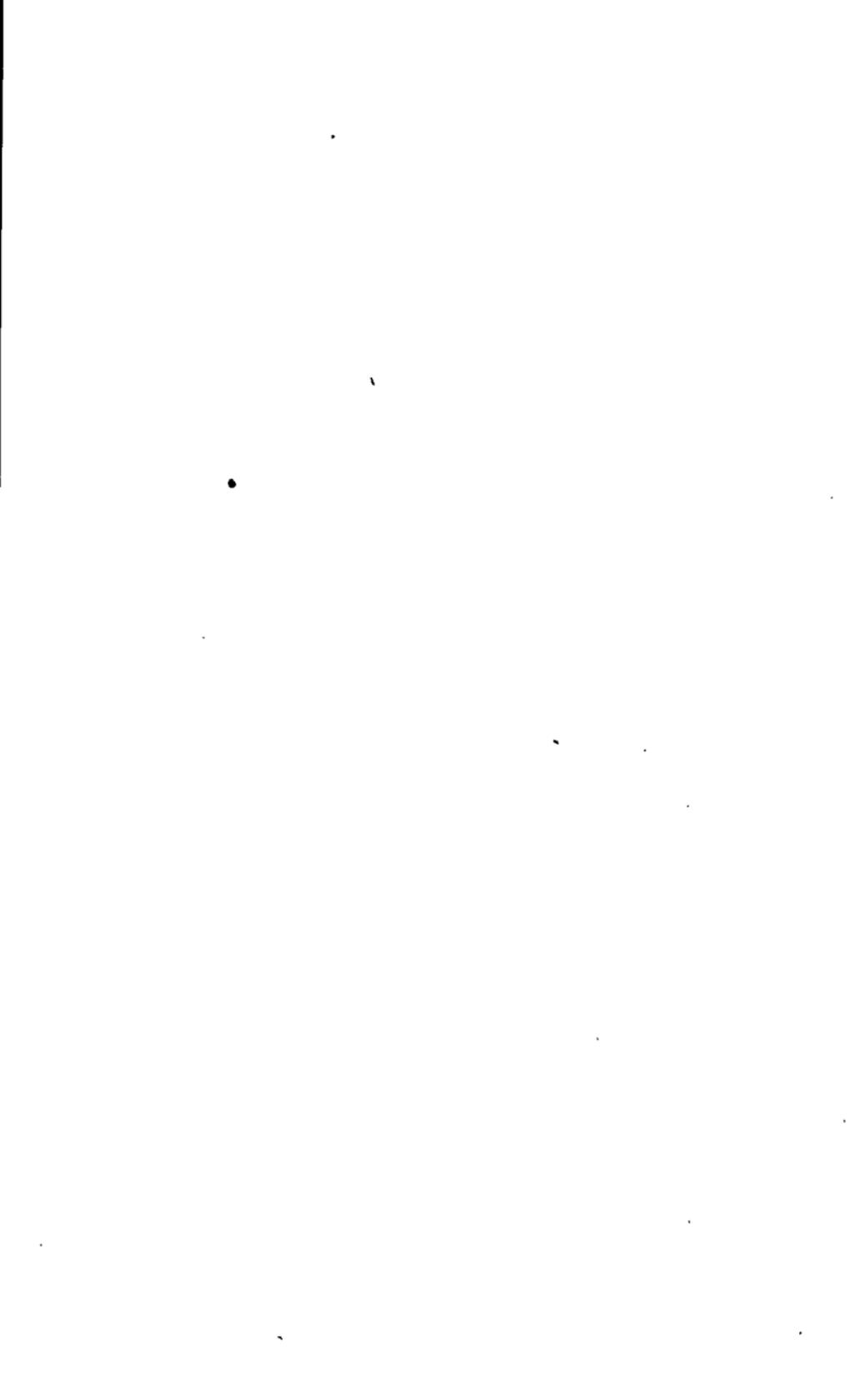
GALLIMARD

ARTHUR FRASNE

TOURNAI



GALLIARD



RHAPSODIE

ARTHUR FRASNE

RHAPSODIE

roman

nrf

GALLIMARD

4^e Édition

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays, y compris la Russie. — Copyright by Librairie
Gallimard. 1944.

A M. GASTON BACHELARD

*Il a été tiré de cet ouvrage treize exemplaires sur vélin pur fil
Lafuma-Navarre, dont dix exemplaires numérotés de 1 à 10, et
trois exemplaires hors-commerce marqués de A à C.*

C'était l'un de ces jours où, pour des raisons mystérieuses, il y avait affluence dans la rue du village. Ce phénomène se produisait une dizaine de fois par an. Grâce à un jeu de coïncidences dans les occupations des habitants, ou simplement parce qu'ils éprouvaient la tentation collective de s'attarder dehors à une heure où l'air prenait brusquement une douceur inespérée, le bourg de Roncelot donnait alors l'illusion d'être peuplé. On n'observait pas, cependant, une animation véritable, mais plutôt une stagnation des villageois qui s'aggloméraient en groupes débonnaires, mutuellement fascinés par une brève sympathie.

Cralot, revenant de la fontaine avec deux seaux, s'arrêta sur la place de l'église. Il contempla la trentaine de personnes qui s'échelonnaient jusqu'au bout du pays, et, prenant un air de satisfaction amusée, dit à un voisin qu'on se serait cru à Paris. Immobile, les bras tendus par les seaux qu'il n'avait pas posés à terre, il se tenait le dos voûté et la tête penchée obliquement. Ses petits yeux noirs brillaient, et dans ses joues s'enfonçait une moustache tombante.

Ce fut alors que le glas s'abattit sur la population. Ses funèbres sonorités éclatèrent sur la place que survolèrent des oiseaux en fuite, et l'écho s'en prolongea jusque dans la vallée. Chacun rentra chez soi, avec une hâte apeurée, comme si l'on craignait d'être surpris par la mort dans un moment de détente.

— C'est pour Adèle Fousseret, dit Cralot en ouvrant la porte de sa maison.

Il s'adressait à Mertrud, venu pour l'aider à la récolte de ses betteraves, et qui se disposait à prendre chez lui le repas de quatre heures. Il posa ses seaux d'eau, chercha la nourriture. En mangeant, les deux hommes commentèrent la mort de Mlle Fousseret, malade depuis quelque temps. Par des rapprochements de dates, ils conclurent qu'elle devait avoir soixante-douze à soixante-quinze ans.

— Elle se privait beaucoup, et pourtant elle avait les moyens, dit Cralot.

— A son âge, s'écria Mertrud, elle n'avait pas besoin de grand'chose. Ce n'est pas se priver que se contenter de ce qui ne fait pas de mal; c'est ce que j'appelle la frugalité. Comme je le disais l'année où on voulait m'élire au conseil...

Il parlait avec une véhémence amère, faisant de grands gestes vagues. Dans la cuisine noire et fumeuse on voyait s'ouvrir et se fermer sa bouche informe dans son visage poilu aux paupières mi-closes.

— Elle ne voulait pas d'autre médecin que monsieur Alexis, dit Cralot.

— Oh! celui-là... Et puis, est-ce qu'il a seulement

osé la faire déshabiller pour l'ausculter? Cette vieille, c'était pour lui une idole.

Cralot eut l'air d'accentuer le sourire en coin qui semblait fixé pour toujours dans sa face, creusant un pli permanent entre ses pommettes et ses moustaches incultes. Mais il ne répondit rien.

— Monsieur Alexis, reprit Mertrud en tirant sa barbe grise, c'est un médecin si l'on veut, mais...

Il fit un geste de la main, traçant une limite horizontale sur son thorax.

— Il est bon jusque-là, dit-il. Ce qui se passe au-dessous, il n'y comprend rien.

Cette fois, Cralot fit une véritable grimace de gaieté. Sous le rideau de poils sans couleur qui cachait ses lèvres, on devinait leur contorsion sardonique. L'éclat du feu faisait luire, près de l'âtre, les bassines de cuivre et la tête de l'alambic. Excité par le silence, Mertrud se lança dans un discours. Il dit que les Sauvegnot avaient toujours été des oisifs. Si un membre de cette famille prétendait, comme Alexis, faire parade d'un métier, on s'apercevait vite qu'il n'était pas bon à grand'chose.

— Ils sont faits pour vivre en seigneurs, aux dépens des gens comme nous. Ils ne s'aiment pas entre eux, mais ils se soutiennent, ils se pardonnent tout. Le père Sauvegnot vit avec une fille de rien; Alexis et François Sauvegnot ferment les yeux. On dirait que les grandes familles sont fières de pouvoir se permettre des choses...

Repoussant son assiette, il leva un doigt vers la petite fenêtre de la cuisine que protégeaient des barreaux.

— Là-haut, dans le château féodal, il a dû s'en passer, autrefois, des horreurs; tout cela est dans les livres. Nos seigneurs d'aujourd'hui ne valent pas mieux. Mais comme ils n'ont pas de donjon, ils vont s'enfermer dans les villes, loin des manants qui les nourrissent. Dans les villes, tu comprends, la police est pour eux : c'est ce qu'on appelle le mur de la vie privée.

La grimace silencieuse de Cralot trahissait maintenant une sorte de malaise. Ses petits yeux vifs regardaient en tous sens comme ceux d'une souris effrayée.

— Les ruines du château, dit-il enfin sans répondre aux derniers mots de Mertrud, à qui vont-elles maintenant appartenir? Mademoiselle Adèle a beaucoup d'héritiers lointains.

— Elle ne les voyait guère. Naturellement, elle laisse tout à Alexis Sauvegnot : ses économies, sa maison, ses propriétés et même les ruines qui se trouvent sur un bout de ses terres, c'est maintenant le butin de monsieur Alexis. Les héritages vont toujours à ceux qui ont déjà trop de biens et qui savent faire les platitudes.

— Souvent, dit Cralot avec lenteur, j'ai vu monsieur Alexis, quand il va à la chasse, s'arrêter près de ma vigne, au pied du château, pour le regarder. Cela lui fera plaisir de le posséder. Pour des gens comme toi ou moi, le château n'aurait pas de valeur. Il faut que monsieur Alexis aime le pays pour venir passer des mois tout seul à la Gredaine pendant que son père et son frère restent à Dijon.

— Oui, bien entendu, les Sauvegnot aiment tous

le pays, personne n'a le droit d'en douter! Alexis nous aime, bien qu'on ne l'ait guère vu s'intéresser qu'à la vieille Adèle. Le père Sauvegnot qui se claquemure à Dijon dans sa maison à trois étages et qu'on aperçoit ici à peine tous les deux ans, son cœur est à Roncelot, comme de juste. Et même François, ce drôle qu'on n'a pas revu depuis qu'il avait douze ans, il aime le pays, n'est-ce pas?

Il mit en bouche un morceau, tandis qu'un défi puéril éclatait sur sa face blafarde. Et comme il mastiquait, sa barbe faisait d'un côté à l'autre des mouvements saccadés comme la queue d'un canard.

— La vérité, reprit-il au bout d'un instant, c'est que les Sauvegnot n'aiment personne. Mais nous, nous sommes assez bêtes pour les aimer. Je ne dis pas cela pour moi. Parce que le père Sauvegnot te tutoie, Cralot, tu le vénères. Oui, j'appelle ça de la vénération, c'est un mot à moi. Pourtant il a tout juste ton âge, cinquante ans. Moi, je déclare que c'est seulement la vieillesse qui devrait inspirer le respect.

A ce moment la porte s'ouvrit et une voisine entra.

— Vous connaissez la nouvelle? demande-t-elle.

Quand elle se fut assise, Cralot dit que nul n'ignorait la mort d'Adèle Fousseret. Elle répondit qu'il s'agissait d'autre chose :

— La maîtresse d'école, qui fait un séjour à Dijon pendant ses vacances, vient de m'écrire. Elle a appris que le fils Sauvegnot a quitté son père.

— Vous parlez de monsieur François? demanda Cralot.

— François, bien sûr, puisque Alexis est ici. On croit qu'il s'est sauvé pour aller à Paris. A dix-huit ans!...

Cralot prit un air méditatif et réticent, tandis que Mertrud posait des questions qui ne reçurent pas de réponse. François Sauvegnot avait-il été mêlé à quelque scandale? A-t-il fui à la suite d'une querelle avec son père?

— En somme, c'est une fugue, conclut-il enfin, satisfait de mettre les choses au point grâce à ce mot. Mais Alexis doit déjà être prévenu et, à le voir, on n'aurait pas deviné que son frère... Quels drôles de gens!...

— Que voulais-tu qu'il y fasse? dit Cralot.

— Et puis, dit la femme, il ne pensait qu'à la maladie de sa chère Adèle. Elle est morte entre ses bras.

Après le repas, les deux hommes et la voisine sortirent et allèrent selon l'usage faire une visite à la maison mortuaire.

La demeure de Mlle Fousseret se trouvait derrière l'église. C'était une habitation un peu moins rustique que les autres. Malgré la place démesurée prise par les portes de grange et d'écurie, les fenêtres des chambres avaient une élégante architecture, et les barreaux qui les protégeaient au rez-de-chaussée se renflaient bourgeoisement. Les trois visiteurs franchirent le seuil. Une vieille femme qui avait servi de garde-malade était là pour les accueillir et les conduire.

Le cadavre, en robe noire, était étendu sur un lit de fer installé dans le petit salon. Une main ha-

bile avait, sans nul doute, présidé à cet arrangement. Quelqu'un (ce ne pouvait être qu'Alexis Sauvagnet) avait eu l'idée de revêtir la défunte de sa plus belle toilette avant de faire sonner le glas, au lieu de cacher le corps sous un drap comme on faisait d'ordinaire. Près du chevet, un christ se tenait droit sur une petite table entre deux bougies. De ses mains gantées le cadavre tenait un bouquet d'anémones et, dans des vases, on voyait à profusion toutes les fleurs d'automne que chérissait mademoiselle Adèle. Par un raffinement funèbre qui frappait plus que tout autre détail, on avait disposé sur une commode proche du lit une ampoule électrique enveloppée de soie mauve dont la lueur tombait sur le visage muet. Cette mise en scène semblait trahir chez son auteur invisible mais non inconnu, ces douleurs délicates et mystérieuses qu'un peu d'artifice adoucit.

Le défilé des visiteurs fut rapide; nul prie-Dieu ne les invitait à s'agenouiller un instant. Les regards curieux scrutaient cette face septuagénaire métamorphosée par la lumière colorée. Le nez semblait plus long à cause des paupières fermées, et dans la position couchée la finesse des narines apparaissait mieux. Une impression de sourire léger était produite par une petite ride qui courait sur la lèvre supérieure et dont les extrémités se relevaient un peu en donnant au masque un air d'ironie menue et de suavité. En examinant mieux le visage, on découvrait d'autres rides formant un réseau fin comme une voilette et semblant posé sur la chair plutôt que plissant son épaisseur. Une

coiffe de dentelle noire engainait l'occiput en laissant à découvert au-dessus du front les cheveux soyeux que partageait une raie.

Les volets du salon mortuaire étaient clos. Mais la fenêtre de la salle à manger, qu'il fallait traverser pour sortir, était demeurée ouverte. Mertrud poussa Cralot du coude en lui désignant une figure qui passait dans le jardin, s'arrêtait dans l'encadrement de la fenêtre. A travers les barreaux aux courbes ventrues qu'envahissaient les rosiers, on vit s'immobiliser dans le soleil de septembre le visage d'Alexis Sauvegnot. Au sein des lumineuses plantes vivaces, sa tête a quelque chose de maussade et de fermé. Il ignore assurément qu'on le regarde, et cependant il n'a pas cet air d'abandon des êtres qui se trouvent seuls. Sur sa face trop blanche, glabre et mal rasée que surmonte une sombre chevelure nue, on ne lit aucune douleur évidente mais plutôt une absence de gaieté si totale qu'elle en devient tragique. Cette physionomie semble figée comme celle d'un homme impuissant à imaginer sa souffrance. Tout en lui donne une impression d'herméticité : ses paupières mi-closes, son nez rigide et blême dont on croirait les narines obturées. Et comme il parle soudain à quelqu'un d'invisible (le curé, sans doute, seul familier de la maison à part lui), ses lèvres bouffies paraissent ne pouvoir se décoller l'une de l'autre, tandis que les coins de sa bouche se gonflent par petites saccades.

Mertrud et Cralot avaient les regards fixés sur la tête d'Alexis Sauvegnot, qui semblait énorme dans

le rectangle de la petite fenêtre, comme ces objets baignés de lumière qu'on voit de près en se trouvant placé dans un lieu obscur. Elle s'inclina plusieurs fois sur le faux col démodé et trop large qui la supportait, tourna comme autour d'un pivot en découvrant une oreille charnue, puis disparut derrière le rosier.

Ce même visage, Alexis Sauvegnot le porta aux obsèques. Il répondait aux saluts sans hauteur, mais avec une indolence glacée. Sous un ciel couvert qui donnait un éclat éteint aux dahlias couleur de soufre amoncelés sur le cercueil, il semblait un grand enfant cerné par un ennui démesuré. Il avait revêtu le moins neuf de ses complets-veston beige, peut-être par une distraction trahissant que cette circonstance funèbre n'avait pour lui rien d'exceptionnel, étant seulement un chaînon de plus dans sa vie morose. L'affection qui l'unissait à la vieille demoiselle était un fait si bien établi qu'on lui adressa de véritables condoléances. On savait déjà que mademoiselle Adèle n'avait pas fait de testament et que son héritage serait dispersé entre ses nombreux cousins. Beaucoup de gens lui parlèrent de la défunte, mais nul n'osa faire allusion à son frère François.

La Gredaine était une grande demeure isolée à deux kilomètres de Roncelot, ce village perdu aux confins de la Bourgogne et de la Franche-Comté. De la route on apercevait mal ses bâtiments enfouis dans une combe et cachés par des arbres. Les brouillards, qui souvent stagnaient dans ce bas-fond, achevaient de rendre l'habitation invisible, et le sentier par lequel on y accédait était si mal entretenu qu'il n'attirait pas l'attention. Dans son ensemble, la Gredaine formait un fer à cheval avec trois corps de bâtiments à un seul étage entourant une vaste cour ouverte d'un côté. Autrefois, une maison de fermier avait existé non loin du logis des maîtres; depuis plusieurs générations, les Sauvengnot ne vivaient plus sur leurs terres et la ferme abandonnée s'était écroulée. L'une des branches du fer à cheval était unie au bâtiment du milieu, mais l'autre formait un pavillon indépendant. Lorsqu'on traversait le passage ainsi ménagé, on était surpris de constater le défaut d'épaisseur de cette demeure à la fois très longue et très étroite. On devinait qu'une seule rangée de pièces devait trouver place entre les faces intérieures et celles de l'extérieur; la maison était certainement dépour-

L'EXTRAIT DU CATALOGUE

Audibert ... LE RETOUR DE DIVA

Bijou de l'Asie ... LE GÉREUR ANAGNONNE

Jean de Bœcher ... LA VIE BASSE

Robt de Carbone ... LES SAUVAGES

André Drouot ... LE VILLAGE PATRIOTIQUE

Contes-Récits des Contes ... LES MÉNAGES

Alfred Groux ... ESSAI DE L'HOMME

Pierre de La Bédol ... L'HOMME DÉTACHÉ

Blaise Pascal ... L'AMBIQUE QUI AVAIT FRISSÉ

Pierre Luchet ... LA TÊTE

Georges Méquante ... GÉRER BAUDE



Extrait du catalogue

ROMANS

1-45

- Audiberti** LE RETOUR DU DIVIN
- Brejon de Lavergnée** LE CŒUR ANACHRONIQUE
- Jean de Beucken** LA VIE BASSE
- Roland Cailleux** SAINT-GENÈS
- André Dhotel** LE VILLAGE PATHÉTIQUE
- Louis-René des Forêts** LES MENDIANTS
- Marius Grout** PASSAGE DE L'HOMME
- Pierre de La Batut**.. .. L'HOMME D'AFFAIRES
- Pierre Lafue** .. L'ARBRE QUI AVAIT PRIS FEU
- Pierre Luccin** LA TAUPE
- Georges Magnane**.. .. . GERBE BAUDE

L'Imprimerie Moderne, Montrouge

Extrait de la publication